

Angelo l'Italien entre en EMS

Les saisonniers des années 1960 ne sont pas tous repartis. Ils sont l'avant-garde des vieux migrants qui va faire des EMS les hauts lieux du multiculturalisme. Des formations se créent pour faire face

Anna Lietti

«Nous avons demandé des bras, ce sont des hommes qui sont venus.» Comment ne pas repenser à la célèbre phrase de Max Frisch en serrant la main d'Angelo Arcoria (lire ci-dessous) et en pensant à la cohorte des anonymes auxquels il prête en quelque sorte son visage: les immigrés des années 1950-60, ceux qui sont venus construire la Suisse d'aujourd'hui, avec ses autoroutes, ses barrages, ses tunnels, ses hôpitaux. Arrivés comme saisonniers, ces hommes appelés «main-d'œuvre» n'avaient pas le droit d'amener leur famille: c'est dire s'il était question de vieillir ici.

Pourtant, cinquante ans plus tard, ils sont encore là. Pas tous bien sûr, mais un bon tiers d'entre eux, et c'est souvent les plus fragilisés qui sont restés, note le Forum national âge et migration*. Cette population est en augmentation. Et elle vieillit. Le paysage humain des homes pour personnes âgées s'en trouve transformé. Quand on sait que les EMS emploient déjà une majorité de soi-

gnants très bigarrés, on réalise que le troisième âge est devenu un haut lieu de l'expérience multiculturelle. Pour le meilleur et pour le pire.

Le pire, c'est le pensionnaire suisse qui refuse d'être «touché par un Noir». Cas réel et récurrent, mais de plus en plus rare: «Face aux soignants africains, le racisme tend à s'estomper», se réjouit Jérôme Azan, directeur de l'établissement Mont-Calme à Lausanne et président de l'Association romande des directeurs d'EMS.

Le meilleur, c'est, un beau matin à Mont-Calme, la foule des résidents, alignée dans le couloir avec un bandeau blanc sur le front, pour dire adieu, selon sa coutume, au pensionnaire vietnamien décédé: «La famille avait pris soin d'expliquer le rituel à tout le monde, c'était un très beau moment», raconte encore Jérôme Azan.

Mais tous les pensionnaires d'EMS n'ont pas une famille qui joue les intermédiaires. Et de sérieux problèmes de communication peuvent surgir. On découvre ainsi que les Italiens, ces premiers de classe de l'in-

tégration, n'ont pas tous appris le français: comme Angelo, ils ont parlé leur langue au travail et c'est leur femme qui a joué les ministres des relations extérieures. Ajoutez à cela que lorsqu'un migrant sénéscent perd la tête, il oublie souvent ce qu'il a appris et ne se souvient plus que de sa langue maternelle.

«Souvent, on manque simplement de connaissances sur les autres cultures»

Mais le risque d'incompréhension n'est pas que verbal: le rapport au corps est une affaire éminemment culturelle, les soignants en font l'expérience chaque jour.

Pour les aider à gérer cette diversité humaine croissante, des formations commencent à se développer en Suisse romande. A Genève par exemple, elles s'insèrent dans l'ambitieux programme «Seniors d'ici et d'ailleurs» mis en place par Pro Se-

nectute et la Croix-Rouge genevoise. Dans le canton de Vaud, la Croix-Rouge a inauguré cet hiver sa formation «Soigner sur le plan interculturel». «L'enjeu, pour le personnel soignant, est de trouver le moyen d'accueillir l'autre dans sa différence sans se perdre soi-même dans l'excès d'empathie», résume Jean-Michel Capt, responsable du programme vaudois.

«Souvent, on manque simplement de connaissances sur les autres cultures», note l'écrivain Isabelle Guisan, qui travaille comme consultante indépendante à Mont-Calme et coordonne une recherche de la Croix-Rouge et de la clinique La Source, destinée à nourrir un catalogue de mesures pour une bonne gestion de la diversité dans les EMS.

Question: jusqu'où peut-on attendre un effort de formation et d'adaptation de la part des soignants, une catégorie professionnelle si peu valorisée sur le plan salarial? Et aussi: peut-on raisonnablement demander à des pensionnaires que le grand âge rend

fragiles et craintifs de s'ouvrir à la différence et à la nouveauté?

A ces questions, certains établissements romands inventent d'ores et déjà des réponses avec un dynamisme et un pragmatisme remarquables. Cadre infirmier dans l'un d'eux, les Baumettes à Renens (VD), Michel Saulet note qu'on n'a encore rien vu en matière de différence: «Les migrants que nous avons eus jusqu'à présent, Italiens, Espagnols, Portugais, n'ont pas posé de problème majeur car culturellement, nous sommes proches. Lorsqu'arrivera la vague d'Afrique du Nord, ça risque d'être plus compliqué.» (Lire ci-dessous.)

Non, les ex-saisonniers venus du Sud de l'Europe ne font pas trop de vagues. Tout au plus leur tristesse rejaillit-elle parfois sur leur entourage: «La plupart ont vécu toute leur vie dans le projet du retour, et maintenant, ils doivent en faire le deuil», note Michel Saulet. Mais d'un autre côté, «l'EMS, n'est-ce pas la fin du rêve un peu pour tout le monde?»

* www.age-migration.ch

Vers des homes communautaires?

Les immigrés de l'Europe du Sud feront bientôt place aux suivants, culturellement moins proches

«Si une personne n'a pas appris la langue du pays, ce n'est pas à 85 ans qu'on va le lui demander», remarque le cadre infirmier Michel Saulet. La question: faut-il des sections, voire des établissements spéciaux pour les vieux Italiens, les vieux musulmans ou les vieux Kurdes? La Grande-Bretagne, en cohérence avec sa tradition, a déjà répondu oui. En Suisse alémanique, il existe deux établissements dotés d'une section italophone et, sur la Riviera lémanique, les aînés de religion juive ont le choix entre deux homes spécifiques. Mais cette solution est destinée à rester «très minoritaire» dans notre pays, prévoit François Höpflinger, de l'Institut universitaire Vieillesse et Générations. Sur le terrain, les acteurs craignent unanimement la ghettoïsation des aînés.

Le personnel doit être formé

De fait, intégrer les vieux migrants, «c'est possible et ça ne pose pas de problème majeur», affirme Ali Agraniou, responsable de la plate-forme genevoise «Seniors d'ici et d'ailleurs». Il y a des conditions à remplir, mais elles sont tout à fait réalisables: il faut que le personnel soit formé à la communication interculturelle, que l'établissement dispose d'un bon réseau d'interprètes et de conseillers, qu'il puisse faire appel rapidement à un imam ou à un prêtre bouddhiste grâce à un partenariat efficace avec les communautés, qu'il fasse une large place aux familles des résidents. «Ce que je constate, à Genève en tout cas, c'est que ça marche: il y a, dans les EMS, un grand respect des différences, notamment religieuses, qui va de pair avec une riche diversité culturelle du personnel», ajoute Ali Agraniou. Il est vrai qu'il n'a affaire qu'à des établissements désireux de s'adapter.

Les EMS sont donc prêts à recevoir la génération suivante d'immigrés, à forte coloration musulmane? C'est le cas de certains, mais en s'adaptant. Veiller à ne pas envoyer un aide-soignant masculin faire la toilette d'une résidente particulièrement pudique, ouvrir la porte aux intervenants religieux, faire des journées marocaines ou bosniaques à la cafétéria, tout cela est très possible et se fait déjà, répond Jérôme Azan, président de l'Association romande des directeurs d'EMS. Mais offrir un second menu *hallal* tous les jours, «là, on atteint nos limites».

Autre limite en perspective: les problèmes de cohabitation dans la même chambre, déjà présents en temps normal, mais qui risquent de s'exacerber selon les combinaisons communautaires. «C'est un des paramètres qui devraient inciter les autorités à garantir un espace privatif, comme c'est déjà le cas en Suède», note Jérôme Azan. La fin des chambres à plusieurs lits et des horaires de caserne, c'est, annonce le directeur, l'avenir: «La tendance est en effet à une individualisation de l'offre. Et la diversification du public ne fait que l'encourager.» Alors, merci qui? A.L.



Angelo et Maria Arcoria. Devant la fresque florentine de la cafétéria de l'EMS des Baumettes: bluffés par la qualité de l'accueil. RENENS, 3 MARS 2009

«Vieillir en Suisse n'était pas au programme»

Pensionnaire aux Baumettes, à Renens (VD), Angelo Arcoria est arrivé comme saisonnier en 1963

Angelo le maçon est venu d'abord, comme saisonnier. L'autoroute Genève-Lausanne, l'Exposition nationale, l'hôpital d'Yverdon, c'est aussi un peu lui. Trois ans après son mari, Maria a quitté la Sicile pour le rejoindre. Tout s'est passé comme dans les images en noir-blanc: les valises en carton, les contrôles sanitaires où l'on se sent traité «comme des animaux». Le couple avait déjà trois enfants en bas âge.

C'était en mars 1963. Il gelait. Dans le petit appartement familial lausannois, Maria a commencé par pleurer de solitude. «Je disais aux enfants: ne dites rien à votre père, sinon il nous renvoie en Italie.»

«Rentre avant moi, lui disait-il en effet, je vous rejoins dans quelques années. Vieillir en Suisse, ce n'était pas du tout au programme.» Mais Maria ne voulait pas d'une deuxième séparation. Elle a travaillé à la Coop, les enfants sont allés à l'école, ont fait des apprentissages, se sont mariés. «Au bout du compte, nous avons plus d'attaches ici que là-bas mais il

nous a fallu un bon moment pour l'admettre.»

Leur dernier projet de repartir au pays date d'il y a six ans. C'était Angelo, cette fois, le plus convaincu. Mais un grave accident cérébral a scellé la fin du rêve de retour. Depuis, Angelo est paralysé et trop dépendant pour vivre à la maison. En EMS, sans sa femme et ses enfants: ça non plus, Angelo et Maria n'auraient jamais pu l'imaginer.

C'est elle qui parle. Parce que l'accident a atteint les facultés d'élocution de son mari. Mais aussi parce qu'il n'a jamais vraiment appris le français. Elle, forcée par les circonstances, s'y est mise bien vite. Mais lui n'a pas eu à faire cet effort: dans les années 1960, l'italien était la *lingua franca* de l'immigration, l'anglais des chantiers. «De toute façon, c'est toi qui parles pour moi», dit Angelo à Maria. Elle acquiesce en lui caressant la tête: ça a toujours été comme ça.

Le deuil consommé

Le voilà donc, à 80 ans, dépendant et séparé de son interprète d'une vie. Heureusement, il y a assez d'italophones dans le personnel soignant des Baumettes. Et la fidèle Maria vient tous les jours. «Elle fait

partie de la famille!» lance la serveuse de la cafétéria. «La présence des parents des pensionnaires est une ressource importante dont nous serions fous de nous priver», dit le chef infirmier, Michel Saulet.

Tous les dimanches, Maria emmène Angelo à la maison avec un taxi transport handicap. Elle lui fait des pâtes comme il se doit et cette dose de saveur d'enfance fournit du carburant pour la semaine.

La nostalgie mauvaise conseillère

Pour Angelo et Maria, les mauvais souvenirs sont derrière et le deuil du retour consommé. Ils se rendent compte aussi qu'Angelo bénéficie ici d'une qualité de soins qu'il n'aurait peut-être pas eue en Italie. «Après six ans d'immobilité, il a une peau de bébé: ce personnel soignant est fantastique!» s'émerveille sa femme. Et puis, l'établissement est «joli», lumineux, chaleureux. Non, les EMS ne sont pas tous des prisons grises où l'on maltraite les vieux.

Angelo et Maria ne s'imaginaient pas vieillir comme ça. Mais ils ont la chance d'avoir pu arriver à la conclusion que la nostalgie est mauvaise conseillère. Et peut-être aussi que des compatriotes moins chanceux finissent leur vie en rêvant seuls à un pays disparu et à une famille dispersée. A.L.

Actualité du jour



«Les tas de choses qui vivent être faites sur terrain sont enlisées dans des problèmes bureaucratiques»

Vladimir Medvedev, le président russe a estimé, lundi, que la bureaucratie en Russie gênait la préparation des Jeux olympiques d'hiver de 2014 à Sotchi, alors que la crise économique mondiale aggrave aussi des problèmes aux ministères.